

Macro-économie et effets de répartition : histoire et théories

Maison des Sciences Économiques

27 avril 2007

Alain Béraud¹

KALDOR ET LA THÉORIE KEYNÉSIEENNE DE LA RÉPARTITION

Résumé : Kaldor présente l'analyse qu'il fait de la répartition comme une théorie keynésienne. Son travail s'inspire, nous dit-il, des contributions de Keynes, dans le *Traité de la Monnaie*, et de Kalecki. Cependant, alors que Keynes et Kalecki développent des analyses de courte période, Kaldor décrit les caractéristiques d'un équilibre de longue période si bien que le mécanisme d'ajustement sur lequel il s'appuie, la flexibilité des taux de marge, est inapproprié. Pasinetti, en suggérant de l'article de Kaldor reposé sur une erreur logique et que la correction de cette erreur permettrait de montrer que le taux de profit — en équilibre de longue période — ne dépend que du taux de croissance naturel de l'économie et de la propension à consommer des capitalistes, relança le débat. Cependant, sa thèse apparaît comme douteuse. D'une part, l'équilibre qu'il décrit n'est pas unique et il se peut que, dans certaines circonstances, l'économie tende vers un autre équilibre dont les caractéristiques sont déterminées par la propension à épargner des salariés. D'autre part, l'idée que la fonction d'épargne proposée par Kaldor est logiquement incohérente est sans fondement. Enfin, l'hypothèse cruciale sur laquelle repose le raisonnement de Pasinetti, l'existence d'une classe d'individus qui tirent des profits la totalité de leurs revenus ne paraît guère caractériser de façon pertinente les systèmes économiques qui prédominent dans les économies développées.

Mots clefs : Répartition, Kaldor, Keynes, Kalecki, Pasinetti

Classification JEL : B22, E12, E25, O40

¹ Alain Béraud, Théma, UMR CNRS 8184, Université de Cergy-Pontoise, 33 boulevard du Port, 95 011 Cergy-Pontoise Cedex, beraud@u-cergy.fr, <http://www.u-cergy.fr/beraud/>.

Quand Kaldor publia en 1955-1956 son article sur les théories de la répartition, sa contribution fut interprétée comme une tentative pour résoudre les questions que posait le modèle de croissance qu'Harrod (1939) et Domar (1946) avaient développé sans pour cela s'appuyer sur la théorie néo-classique de la répartition. Plus précisément, quand Harrod avait voulu appliquer la théorie keynésienne à l'analyse de la croissance, il s'était heurté à deux difficultés. Si les autorités peuvent, en stimulant l'investissement, assurer l'équilibre sur le marché des biens, leur intervention ne fait que reporter le problème. D'un côté, il n'est nullement évident que l'investissement ainsi réalisé permette de fournir à la main d'œuvre les moyens de production dont elle a besoin : le capital ainsi créé peut être insuffisant ou excessif. De l'autre côté, l'investissement crée des capacités productives qui peuvent apparaître excessives ou insuffisantes pour satisfaire la demande induite par le revenu qu'il suscitait. On retrouve ainsi la difficulté que Malthus avait soulignée au début du 19^{ème} siècle : l'insuffisance de la demande effective peut venir limiter la croissance du produit et une croissance équilibrée de plein emploi apparaît comme impossible. Solow (1956) et Swan (1956) suggérèrent que le coefficient de capital qui, dans les analyses d'Harrod et de Domar, est supposé constant, est, en fait, variable. Si la main d'œuvre vient à manquer le taux de salaire réel augmente ce qui incite les entrepreneurs à choisir des techniques qui utilisent moins de travail. Si, au contraire, les travailleurs sont en surnombre, le taux de salaire réel diminue et les entrepreneurs choisissent des techniques qui emploient plus de travail. La substitution capital-travail assure, ainsi, le plein emploi.

Mais, Kaldor rejetait ce recours à la théorie « néo-classique » de la répartition. Le problème fondamental d'une telle approche réside, selon lui (Kaldor, 1955-6 : 220-3), dans le sens qu'il convient de donner au mot « capital » quand il désigne un facteur de production. Tandis que la terre peut être mesurée en hectares et le travail en heures, le capital — considéré comme distinct des biens capitaux — ne peut être mesuré en termes physiques. Pour évaluer le produit marginal du travail, il est nécessaire de comparer deux situations distinctes où le même capital est utilisé par deux quantités différentes de travail. Il conclut que l'idée que les parts relatives des salaires et des profits dans le produit sont déterminées par le taux marginal de substitution entre capital et travail n'est pas acceptable car, contrairement au taux de substitution entre le travail et la terre, le taux marginal de substitution entre capital et travail ne peut être déterminé que si les taux de salaire et de profit sont déjà connus.

Pour résoudre le problème d'Harrod, Kaldor propose une toute autre solution qui repose sur l'idée que la propension marginale à épargner des salariés est inférieure à celle des capitalistes. L'hypothèse critique de son modèle est que le taux d'investissement est la variable indépendante qui détermine, à la fois, la part des profits dans le produit, le taux de profit et le taux de salaire réel. Si la marge de profit est flexible, elle peut s'ajuster de façon que le taux de croissance « garanti » soit égal au taux de croissance naturel.

Kaldor (1979) souligne qu'il s'est inspiré dans son analyse de la répartition des contributions de Keynes dans le *Traité de la monnaie* (1930) et de Kalecki dans son article sur la théorie des profits (1942). La comparaison entre les idées de Kaldor, de Keynes et de Kalecki sera notre point de départ. Elle montre que, si l'idée que les investissements déterminent les profits est commune à ces trois économistes, seul Kaldor prétend expliquer par cette thèse la part des profits dans le produit. On reprendra ensuite l'argumentation de Kaldor pour mettre en évidence trois difficultés qui furent au centre des débats que suscita son analyse.

1. Aux sources de la théorie keynésienne de la répartition

Quand Kaldor évoque, dans son introduction à l'édition de ses œuvres complètes, les conditions dans lesquelles il élaborait sa théorie de la répartition, il s'exprime ainsi : « Je pensais depuis longtemps que la part des profits dans le revenu national était déterminée par des forces macroéconomiques qui assurent que les dépenses des entrepreneurs eux-mêmes engendrent les profits qui servent à financer ces dépenses. Dans une étape initiale, je fus conduit à cette conclusion à travers l'étude de l'énigme de la Jarre de la veuve dans le *Traité de la monnaie* de Keynes qui est hautement suggestive mais qui n'est pas correctement intégrée dans le cadre théorique du *Traité* ni explicitement considérée dans la *Théorie Générale*. L'article de Kalecki sur *Une théorie des profits* franchit une étape supplémentaire en clarifiant la nature de l'asymétrie entre la position des "capitalistes" et des "salariés" qui est résumée par la phrase "les capitalistes gagnent ce qu'ils dépensent, tandis que les salariés dépensent ce qu'ils gagnent". Mais, il ne développa pas cette idée en une théorie de la répartition, car pour ce qui regarde la détermination des parts du produit, il continua à s'appuyer sur la théorie du "degré de monopole" pour expliquer la relation entre salaires et profits » (Kaldor, 1979 : xxiii). Kaldor précise en note qu'il n'a jamais accepté cette théorie pour la même raison pour laquelle il n'accepte pas le concept de demande à la firme sauf dans le cas du polypole où chaque vendeur décide de sa marge bénéficiaire optimale indépendamment du prix fixé par ses concurrents.

1.1. Keynes et la jarre de la veuve

Keynes explique, dans le *Traité de la monnaie*, que les profits sont égaux à la différence entre la valeur, aux prix du marché, des biens d'investissement nouveaux et l'épargne. Sa démonstration est très simple mais repose sur les définitions qu'il donne des différents agrégats, plus particulièrement du revenu et des profits, définitions qui seront abandonnées par ses successeurs. Il appelle revenu, et nous noterons R , la valeur, aux coûts de production, du produit. Le revenu inclut les salaires, la rémunération normale des entrepreneurs, l'intérêt du capital, les rentes et les gains habituels que les monopoles tirent de leur situation. Il exclut de cette définition du revenu les profits d'aubaine. Sa proposition est que, globalement, les profits d'aubaine sont égaux à la différence entre la valeur de l'investissement aux prix de marché et l'épargne. Ceci revient à dire que si l'épargne est égale à l'investissement, les prix de marché sont égaux aux coûts de production.

Formellement, il raisonne ainsi. Par définition, la valeur du produit aux prix de marché pq est égale à la somme de la valeur, aux prix de marché, des biens de consommation $p_c q_c$ et des biens d'investissement $p_i q_i$:

$$pq = p_c q_c + p_i q_i \quad (1.1)$$

Si les profits d'aubaine $\hat{\Pi}$ sont la différence entre la valeur du produit au prix de marché et sa valeur au prix de production p^*q , on a

$$\hat{\Pi} = pq - p^*q = p_c q_c - p^*q + p_i q_i \quad \Leftrightarrow \quad \hat{\Pi} = p_i q_i - S \quad (1.2)$$

De la même façon, il établit que les profits d'aubaine des entreprises qui produisent des biens de consommation sont égaux à la différence entre la valeur de l'investissement aux prix de production et l'épargne. Notons $\hat{\Pi}_c$ les profits d'aubaine des entrepreneurs qui produisent les

biens de consommation. Ces profits sont égaux à la différence entre la valeur des biens de consommation aux prix de marché p_c et leur valeur aux prix de production p_c^* :

$$\hat{\Pi}_c = p_c q_c - p_c^* q_c = p_c q_c - p^* q + p^* q - p_c^* q_c \quad (1.3)$$

Mais la différence entre le revenu, au sens de Keynes, et la valeur, aux prix de production, des biens de consommation est la valeur, aux prix de production, des biens d'investissement :

$$\hat{\Pi}_c = p_i^* q_i - S \quad (1.4)$$

Keynes voit dans ce résultat une justification de la définition qu'il donne du revenu. Les profits d'aubaine ont, selon lui, une caractéristique qui les différencie des autres gains : « Si les entrepreneurs choisissent de consommer une part de leurs profits (et rien ne les empêche bien sûr d'agir ainsi) l'effet est *d'accroître* le profit sur la vente des biens de consommation fongibles d'un montant strictement égal aux profits qui ont été consommés... Ainsi, quelle que soit la part de leurs profits que les entrepreneurs consomment, l'accroissement de richesse qui revient aux entrepreneurs reste le même qu'auparavant. Donc les profits, source d'accroissement du capital des entrepreneurs, sont une jarre de la veuve qui ne désemplit pas : peu importe les profits employés à une vie de débauche. Mais si les entrepreneurs font des pertes et tentent de les recouvrer en réduisant leurs dépenses normales de consommation, c'est-à-dire en épargnant plus, la jarre devient un tonneau des Danaïdes qui ne s'emplit jamais ; car l'effet de cette réduction des dépenses est d'infliger aux producteurs une perte d'égal montant, alors la diminution de leur richesse pour l'ensemble de leur classe est aussi grande, malgré leur effort d'épargne, qu'elle l'était auparavant. » (Keynes, 1930, t.1 : 125)

L'analyse de Keynes est caractérisée par trois traits. L'idée que le comportement d'épargne dépend de la nature du revenu perçu ou de la classe sociale auquel appartient l'agent n'apparaît en aucune façon. En second lieu, les salaires, les intérêts, les rentes interviennent de la même façon dans le modèle ; par contre, les profits d'aubaine occupent une place spécifique qui justifie, si l'on en croit Keynes, leur exclusion du revenu. Ce qui les singularise, c'est leur rôle dans le processus d'ajustement. Si l'offre est égale à la demande effective — au sens où Smith employait cette expression — les prix de marché sont égaux aux prix de production : les profits d'aubaine, que l'on peut assimiler aux profits purs, sont nuls. Si, aux prix de production, la demande effective excède l'offre, les prix de marché excèdent les prix de production. Ni les salaires, ni les intérêts ne sont affectés. Un profit pur apparaît qui est tel que la somme de l'épargne et de ce profit est égale à l'investissement. Inversement, si l'offre excède la demande effective, les prix de marché sont inférieurs aux prix de production. Ni les salaires, ni les profits ne sont affectés mais les entreprises subissent globalement des pertes. Si les profits d'aubaine occupent dans l'analyse de Keynes une place spécifique, c'est en raison de leur comportement dans le processus d'ajustement. Les profits et les pertes sont un effet, et non une cause, de la situation.

Il importe, ici, de rappeler ce que Kaldor écrit de l'interprétation qu'il fit de ce passage du *Traité*. « Je ne saisis le sens profond de la parabole de la jarre de la veuve que quand je compris que les épargnes des travailleurs et des salariés doivent avoir un *effet négatif* sur les profits des entreprises (considérées globalement) car elles signifient une réduction correspondante dans les recettes tirées de la vente des biens... relativement aux dépenses courantes » (Kaldor, 1979 : xxiv).

L'interprétation des équations fondamentales du *Traité* pose de nombreux problèmes et les lecteurs de Keynes l'ont compris de multiples façons. Les difficultés trouvent, notamment, leur origine dans le cadre même de l'analyse. Keynes raisonne sur des quantités globales puisqu'il étudie le secteur des biens de consommation et celui des biens d'investissement considérés globalement. Mais, il raisonne en équilibre partiel, à la Marshall, ce qui est plutôt déroutant. En particulier, il ne dit rien de l'utilisation de l'épargne : est-elle investie ? Est-elle placée ? Est-elle thésaurisée ? Pourtant, quand l'épargne augmente, le comportement du système sera différent suivant l'usage qu'il en est fait et suivant la nature de l'organisation du système monétaire. En l'absence d'évidences textuelles, on peut suggérer que Keynes raisonne sur un système où la monnaie est fiduciaire et a pour contrepartie des dettes des particuliers vis-à-vis des banques. La banque centrale fixe le taux d'intérêt et, à ce taux, chacun peut se procurer les fonds qu'il souhaite emprunter. Un accroissement de l'épargne reste sans effet sur le taux d'intérêt. Le marché des fonds prêtables est toujours en équilibre et un déséquilibre sur le marché des biens a pour contrepartie un déséquilibre en sens inverse sur le « marché de la monnaie ».

1.2. Kalecki et la théorie des profits

Kaldor trouva dans la théorie des profits de Kalecki (1942 ; 1954) une seconde source d'inspiration. Les approches de Keynes et de Kalecki sont quelque peu différentes. Ils ne donnent pas au mot « profit » le même sens ; mais, surtout, l'analyse que Kalecki fait du comportement d'épargne et de la structuration en classes sociales qu'il implique n'a pas, d'équivalent dans l'œuvre de Keynes. Alors que chez Keynes le terme profit désigne le profit pur, Kalecki donne à ce mot un sens beaucoup plus large. Il y inclut l'amortissement, les profits non distribués, les dividendes, les intérêts, la rente et les salaires de direction, tous ces revenus étant mesurés après paiement des impôts directs. Il appelle capitalistes les bénéficiaires de ces revenus. Le reste des revenus comprend les salaires et les allocations-chômage. L'épargne des salariés est censée être faible et Kalecki la néglige totalement.

Il raisonne d'abord dans une économie fermée où les impôts et les dépenses gouvernementales sont négligeables. Le produit national brut Y est égal à la somme de l'investissement brut I et de la consommation C :

$$Y \equiv C + I \quad (1.5)$$

À lire Kalecki, on peut se demander s'il raisonne en valeur ou en quantités réelles. Quand il définit les divers agrégats et les relations comptables, il reste sur ce point dans le vague : mais, quand il développe son modèle, il parle de consommation réelle et de profit réel (1942 : 262 ; 1954 : 39). On admettra donc ici que les divers symboles désignent des quantités physiques.

Le produit national est égal au revenu national qui comprend les salaires réels wN (y compris les allocations chômage) et les profits réels π :

$$Y \equiv wN + \pi \quad (1.6)$$

La consommation globale se décompose entre la consommation des capitalistes C_π et la consommation des travailleurs C_w :

$$C \equiv C_\pi + C_w \quad (1.7)$$

Comme les travailleurs consomment tous leurs revenus $C_w = wN$, on peut donc écrire que les profits sont la somme de l'investissement et de la consommation des capitalistes :

$$\pi = I + C_\pi \quad (1.8)$$

Kalecki (1942 : 259 ; 1954 : 32) interprète cette équation comme une relation causale. Comme les capitalistes peuvent décider de consommer ou d'investir plus dans la période courante que dans la période précédente alors qu'ils ne peuvent pas décider de gagner plus, ce sont leurs décisions de consommation et d'investissement qui déterminent les profits et non l'inverse.

Comme l'exécution des ordres d'investissement prend un certain temps et comme la consommation ne répond qu'avec un certain délai aux variations des facteurs qui la déterminent, on peut dire, qu'en *courte période* l'investissement et la consommation des capitalistes sont déterminés par des décisions qui furent prises dans le passé. Kalecki admet, ainsi, que la consommation des capitalistes durant la période t dépend des profits perçus durant l'année $t-\lambda$:

$$C_{\pi,t} = \gamma\pi_{t-\lambda} + A \quad (1.9)$$

Les profits réels au temps t sont déterminés par l'investissement courant et les profits de la période $t-\lambda$:

$$\pi_t = I_t + \gamma\pi_{t-\lambda} + A \quad (1.10)$$

Comme les profits de la période $t-\lambda$ dépendent des investissements de cette période et des profits réalisés en $t-2\lambda$, il apparaît que les profits durant la période t dépendent des investissements réalisés en t , $t-\lambda$, $t-2\lambda$,...

Rompant avec la tradition, Kalecki rejette l'idée que l'analyse de *longue période* doit s'appuyer sur l'hypothèse d'une économie stationnaire. Il préfère considérer les relations qui existent entre les valeurs moyennes des variables calculées sur une période qui couvre l'ensemble du cycle et qui est fixée d'une façon telle que son début et sa fin sont des positions intermédiaires entre le boom et la dépression. Dans ces conditions, le profit moyen est déterminé par le niveau moyen de l'investissement selon une formule analogue à celle du multiplicateur keynésien :

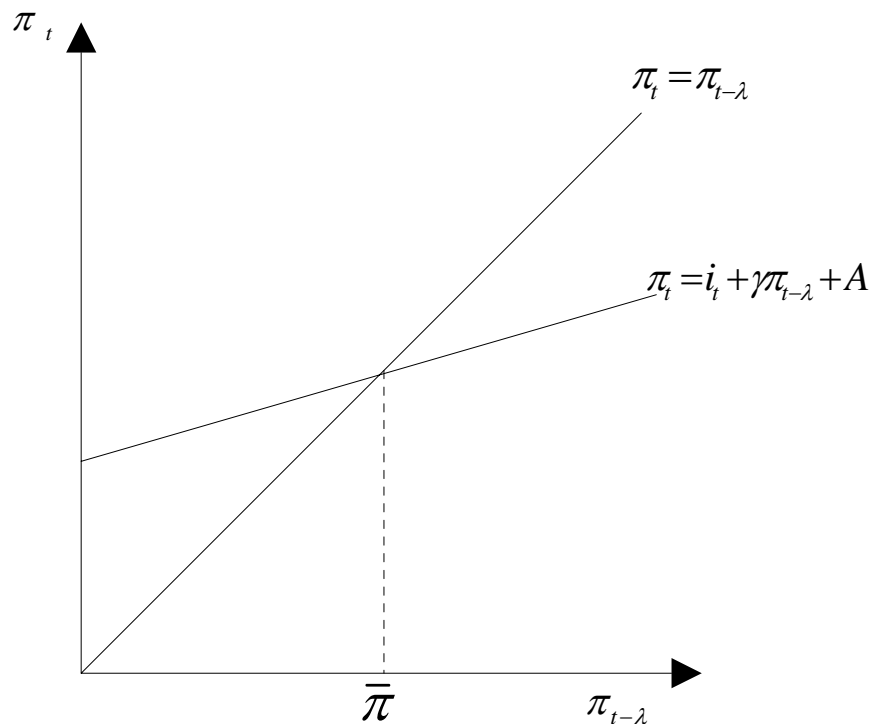
$$\bar{\pi} = \frac{\bar{A} + \bar{I}}{1 - \gamma} \quad (1.11)$$

Enfin, Kalecki soutient que son analyse permet de déterminer, au moins en première approximation, le taux de profit. Certes, celui-ci est au rapport des profits monétaires à la valeur du capital alors que le modèle de Kalecki permet seulement de déterminer le profit et le capital réels et laisse indéterminée la variation des prix. Il soutient, toutefois, que la correction nécessaire ne serait importante que si les prix des biens de consommation évoluaient de façon différente des prix des biens d'investissement. Il soutient qu'il n'en est pas ainsi quand on raisonne sur les valeurs moyennes de l'ensemble d'un cycle.

L'analyse de Kalecki conduit ainsi à un modèle qui détermine les profits réels mais ce terme désigne ici les profits au sens large du terme et non les profits purs comme dans le *Traité de la monnaie* de Keynes. Bien que, dans les deux cas, les profits sont déterminés par l'investissement, l'analogie entre les deux thèses est, à bien des égards, trompeuse.

Le raisonnement est profondément différent. Dans le *Traité de la monnaie*, les prix de marché s'ajustent de façon à ce que l'offre de biens soit égale à la demande et ce sont précisément ces ajustements qui déterminent l'apparition de profits d'aubaine ou de perte. Dans les analyses de Kalecki, les entreprises fixent leurs prix compte-tenu de ceux de leurs concurrents, de leurs coûts variables unitaires et de leur pouvoir de monopole. Ce sont les variations des profits qui permettent d'ajuster l'offre et la demande. Ceci est évident dans le modèle précédent qui mime les modèles « keynésiens » à ceci près que ce sont ici les profits, et non le niveau du produit réel, qui sont déterminés par le diagramme à 45°.

Figure 1 : la détermination des profits dans le modèle de Kalecki



Dans l'analyse du *Traité*, Keynes n'opposait pas capitalistes et salariés. Les différences entre les comportements de consommation et d'épargne de ces deux catégories d'individus ne jouaient aucun rôle dans son argumentation. Au contraire, l'idée qui est au centre de l'analyse de Kalecki est l'opposition entre les travailleurs qui consomment la totalité de leurs revenus et les capitalistes qui n'en consomment qu'une fraction.

2. La présentation de Kaldor

L'analyse que Kaldor fait des déterminants de la répartition s'appuie sur les contributions d'Harrod et de Kalecki. Au premier, il emprunte l'idée que le plein emploi ne peut être maintenu que si le taux de croissance des capacités de production est égal à la somme du taux de croissance de la population et du taux de progrès technique, ce qu'Harrod

appelle le taux de croissance naturel g_n . Ce raisonnement implique que le taux d'investissement est égal au produit du taux de croissance naturel par le coefficient de capital v qui sera tenu pour constant :

$$\frac{I}{Y} = g_n v \quad (2.1)$$

Mais, alors qu'Harrod tenait pour constante la propension à épargner, Kaldor la considère comme une fonction de la répartition du revenu entre salaires et profits. Au second, Kaldor emprunte l'idée que l'investissement détermine les profits qu'il définit, comme le faisait Kalecki, dans un sens large. Mais, alors que Kalecki tenait pour nulle la propension à épargner des salariés, Kaldor admet qu'ils peuvent épargner même si leur propension à épargner s_w est plus faible que celle des capitalistes s_π :

$$s_w < s_\pi \quad (2.2)$$

Dans son modèle de base, Kaldor suppose que l'économie est dans une situation de plein emploi si bien que le produit réel Y peut être tenu pour une donnée. Le revenu se divise entre deux grandes catégories les salaires wN et les profits π :

$$Y \equiv wN + \pi \quad (2.3)$$

L'investissement est identique à l'épargne :

$$I \equiv S \quad (2.4)$$

L'épargne totale est la somme de l'épargne des salariés et de l'épargne des capitalistes. Pour les deux classes sociales l'épargne est proportionnelle au revenu :

$$S = s_w wN + s_\pi \pi = s_w Y + (s_\pi - s_w) \pi \quad (2.5)$$

On tire de ce système une relation entre la part des profits dans le revenu et le taux d'investissement :

$$\frac{\pi}{Y} = \frac{1}{s_\pi - s_w} \frac{I}{Y} + \frac{s_w}{s_\pi - s_w} \quad (2.6)$$

Ainsi, étant donné les propensions à épargner des capitalistes et des salariés, la part des profits dans le revenu ne dépend que du taux d'investissement qui est déterminé, comme on l'a vu, par ailleurs, du moins si on admet que le plein emploi doit se maintenir.

La présentation que fait Kaldor de son analyse suscita quatre types de remarques :

- Ne doit-on pas fixer des bornes aux propensions à épargner pour que le modèle ait un sens ?
- Ne doit-on pas admettre que si les salariés épargnent, leurs revenus ne se comprennent pas seulement de salaires mais aussi de profits ?
- Les agrégats du modèle sont-ils, comme nous les avons écrits, des quantités physiques ou des grandeurs monétaires ?

- Doit-on, comme on l'a ici stipulé, admettre que l'épargne est identique à l'investissement et que le marché des biens est, toujours, en équilibre ?

Pasinetti (1962 : 137) notait, d'abord, que, pour que le raisonnement de Kaldor soit acceptable, il était nécessaire de supposer que la propension moyenne à épargner des salariés soit inférieure au taux d'investissement car, s'il en allait autrement, la part des profits dans le revenu serait nulle ou négative. De même, le taux d'épargne des capitalistes devait être supérieur au taux d'investissement, sinon la part des salaires serait nulle ou négative. Il posait ainsi la question des conditions de l'existence d'un équilibre dans ce modèle. Il crut, d'autre part, percevoir une faille logique dans le raisonnement de Kaldor. Il lui reprocha d'avoir négligé « le fait important que, dans tout type de société, lorsqu'un individu épargne une partie de son revenu, il faut aussi lui permettre de se l'approprier ; autrement, il n'épargnerait pas du tout. Cela signifie que le stock de capital qui existe dans le système est la propriété de ceux (capitalistes et travailleurs) qui ont réalisé dans le passé l'épargne correspondante. Et puisque la propriété du capital assure à son détenteur l'obtention d'un intérêt, les travailleurs, dès lors qu'ils ont épargné — et ont ainsi acquis la propriété d'une partie du stock de capital (directement ou par des prêts aux capitalistes) —, recevront également une partie des profits totaux » (*Ibid.* : 137-138). L'équation (2.5) devait se réécrire comme la somme de l'épargne des salariés supposée proportionnelle à la totalité de leurs revenus que celui-ci consiste en salaires ou en profits et de l'épargne des capitalistes. En notant π_w les profits perçus par les salariés, s_c la propension à épargner des capitalistes et π_c leurs profits, on obtient :

$$S = s_w (wN + \pi_w) + s_c \pi_c \quad (2.7)$$

On passait ainsi d'une analyse de la répartition fonctionnelle du revenu entre salaires et profits à une analyse de la répartition du revenu entre deux classes sociales, celle des travailleurs et celle des capitalistes.

L'interprétation du texte de Kaldor soulève un second problème : les agrégats qui interviennent dans son modèle sont-ils des grandeurs monétaires ou des quantités physiques ? La façon dont il décrit le processus d'ajustement peut laisser à penser qu'il s'agit de grandeurs monétaires. En effet, Kaldor évoque alors l'idée que « le niveau des prix relativement au niveau des salaires monétaires est déterminé par la demande : une augmentation de l'investissement, et ainsi de la demande totale, élève les prix et les marges bénéficiaires et réduit ainsi la consommation réelle, alors qu'une baisse de l'investissement, et donc de la demande totale, provoque une baisse des prix (relativement au salaire monétaire) et engendrera une hausse compensatrice de la consommation réelle » (Kaldor, 1955-6 : 230). Toutefois, l'évidence textuelle invite à écarter une telle interprétation puisque Kaldor (*Ibid.* : 232) stipule que w est le taux de salaire réel. Mais, il faut aller plus loin : la logique même du modèle implique que tous les agrégats sont des quantités physiques. Quand Kaldor (*Ibid.* : 229) écrit son modèle, il précise clairement que les relations entre les variables sont des identités et non des égalités. En particulier, il affirme que l'épargne est identique à l'investissement. Il n'y a d'ailleurs dans le modèle qu'un bien physique ; ni la monnaie, ni les titres n'y sont introduits. Un agent qui désire épargner ne peut le faire qu'en investissant. Mais si l'épargne est identique à l'investissement, si le marché des biens est toujours en équilibre, si les prix sont totalement absents du modèle, alors le processus d'ajustement que Kaldor évoque ne peut avoir lieu : il est en fait dénué de sens. Pire, l'idée que l'investissement est « une variable indépendante, invariante par rapport aux changements des deux propensions à épargner » est, pour le moins, équivoque. L'investissement est déterminé par l'épargne. Le problème est de savoir s'il sera exactement suffisant pour que l'on puisse mettre au travail

l'ensemble de la population active. C'est cette question qui sera au centre des débats suscités par la contribution de Kaldor ; l'objectif qu'il s'était initialement fixé — élaborer une théorie keynésienne de la répartition — sera progressivement rejeté au second plan.

3. Les débats suscités par la contribution de Kaldor

En suggérant qu'il existait dans le modèle de Kaldor une faille logique, Pasinetti va réorienter le débat que la contribution de Kaldor avait suscité. La réécriture qu'il propose de la fonction d'épargne lui permet d'énoncer un résultat remarquable. Considérons un système économique où l'offre effective de travail, mesurée en unités de travail efficaces, croît à un taux constant n . Supposons qu'il existe, dans cette économie, des individus, les capitalistes, dont les revenus consistent *uniquement* dans les gains qu'ils tirent de leur capital. Admettons qu'ils épargnent une fraction constante, s_c , de leurs revenus. Les autres individus, les salariés, tirent leurs revenus à la fois de leur travail et de leur capital. Ils épargnent une fraction constante s_w de leurs revenus. À l'âge d'or, le revenu, la consommation et le capital croissent au même taux, le taux naturel n . Le sentier de croissance équilibrée que suit, alors, l'économie possède des propriétés remarquables :

- Le taux de profit supposé, en longue période, égal au taux d'intérêt dépend seulement du taux de croissance de l'offre effective de travail, n , et de la propension à épargner des capitalistes. Il est complètement indépendant de la propension à épargner des travailleurs.
- La propension à épargner des travailleurs, même si elle affecte la distribution du revenu entre travailleurs et capitalistes, est sans influence sur la répartition du revenu entre salaires et profits.

Pasinetti présentait son article comme une nouvelle version, plus cohérente, du modèle de Kaldor. En prenant en compte le fait que les salariés doivent recevoir, s'ils épargnent, une fraction des profits, il était possible d'établir des conclusions plus générales et plus intéressantes que celles auxquelles conduisait le modèle initial. Les premières critiques de Pasinetti (Samuelson et Modigliani, 1966 ; Meade, 1966 ; Sato, 1966) portèrent sur deux points :

- L'analyse de Pasinetti est d'une grande généralité, « mais, précisément en raison de sa grande généralité, son analyse ne peut en aucune manière nous aider à choisir entre des théories alternatives de la distribution du revenu » (Samuelson et Modigliani, 1966 : 270).
- La conclusion que Pasinetti tire de son raisonnement — le taux de profit ne dépend que de la croissance de l'offre de travail effectif et de la propension à épargner des capitalistes — ne s'applique que si la propension à épargner des salariés est suffisamment faible. Si cette hypothèse n'est pas vérifiée, le système tend vers un « équilibre dual » qui est déterminé par la propension à épargner des salariés.

Cependant, le point de départ de Pasinetti — il existe dans le modèle de Kaldor une faille logique — apparut aussi douteux. Pasinetti reprochait à Kaldor d'oublier que les salariés, s'ils épargnent, touchent une fraction des profits. Mais, à lire attentivement Kaldor (1955-1956 : 229, note 1), il faut bien constater qu'il ne suppose nullement que les propensions à épargner des salariés et des capitalistes sont différentes. Il explique que les propensions à épargner les salaires et les profits sont différentes seulement parce qu'une large fraction des profits est constituée par les bénéfices des sociétés dont une fraction importante n'est pas distribuée mais mise en réserve pour autofinancer les investissements. Après la

publication des articles de Pasinetti, il souligna à nouveau que la forte propension à épargner sur les profits découle de la nature de ce revenu et non de la richesse ou des préférences des individus qui les perçoivent. Si la propension à épargner les profits excède la propension à épargner les salaires, c'est parce que les sociétés ne distribuent qu'une fraction de leurs bénéfices (Kaldor, 1966 : 160). Chiang (1973) formalisa cette idée en écrivant une fonction d'épargne générale dont les fonctions de Kaldor et de Pasinetti apparaissent comme des cas particuliers.

3.1. Épargne, salaires et profits

Le point de départ de Pasinetti est qu'il existe deux types d'individus : les capitalistes et les salariés. Les capitalistes se définissent comme des individus qui épargnent une fraction si importante de leurs revenus que les profits qu'ils perçoivent sont suffisants pour qu'ils cessent de travailler. Les salariés et leurs parents ont trop peu épargné et pour gagner leur vie, il leur faut travailler. Dans une telle société, l'épargne totale, S , est

$$S \equiv s_w(Y - \pi) + s_c\pi_c + s_w\pi_w \quad (3.1)$$

Dans cette équation, s_c est le taux d'épargne des capitalistes, π_c les profits que perçoivent les capitalistes et π_w les profits versés aux salariés. π est le profit total. Dans une situation d'équilibre dynamique, l'épargne est égale à l'investissement :

$$I = s_wY + (s_c - s_w)\pi_c \quad (3.2)$$

De cette condition d'équilibre, on tire la répartition des revenus entre salariés et capitalistes. La part des capitalistes dans le revenu — qu'il ne faut pas confondre avec la part des profits dans le revenu — est une fonction du taux d'investissement et des propensions à épargner des salariés et des capitalistes :

$$\frac{\pi_c}{Y} = \frac{\frac{I}{Y} - s_w}{s_c - s_w} \quad (3.3)$$

La part des profits dans le revenu est quelque peu différente. Pour la déterminer, Pasinetti (1966 : 139) observe que, dans un équilibre dynamique, la part de l'épargne des capitalistes dans l'épargne totale est égale à la part du capital total dont les capitalistes sont propriétaires, ce qui revient à dire que le capital total K et le capital détenu par les capitalistes, K_c , s'accroissent au même taux. En notant r le taux de profit que Pasinetti assimile, en longue période, au taux d'intérêt :

$$\frac{s_c r K_c}{K_c} = \frac{I}{K} \quad (3.4)$$

On peut alors assurer que la part des profits dans le revenu ne dépend que du taux d'investissement et de la propension à épargner des capitalistes :

$$\frac{rK}{Y} = \frac{I}{s_c Y} \quad (3.5)$$

De la même façon, le taux de profit apparaît déterminé par le taux d'accumulation du capital et la propension à épargner des capitalistes :

$$r = \frac{I}{s_c K} \quad (3.6)$$

Ces résultats sont identiques à ceux qu'obtenait Kaldor, à ceci près que pour les obtenir Kaldor devait supposer que la propension à épargner des salariés était nulle. Le paradoxe est que « la propension à épargner des travailleurs, même si elle influence la distribution du revenu entre travailleurs et capitalistes — équation (3.3) — n'a aucune influence sur la distribution du revenu entre profits et salaires — équation (3.5). Elle n'a aucune influence non plus sur le taux de profit — équation (3.6) » (Pasinetti, 1962 : 140).

Dans cette démonstration, le premier problème réside dans le fait que la formulation que Kaldor propose de la fonction d'épargne ne repose pas sur une erreur logique mais sur une représentation du système économique différente de celle sur laquelle Pasinetti s'appuie. Pour expliciter le problème, on admettra que les profits du capital sont d'abord des revenus des entreprises qui en épargnent une fraction s_a et distribuent le reste à leurs actionnaires qu'ils soient salariés ou capitalistes. L'épargne totale est en notant K_w le capital détenu par les travailleurs :

$$S = s_a rK + (s_c K_c + s_w K_w)(1 - s_a)r + s_w(Y - rK) \quad (3.7)$$

L'hypothèse de Kaldor est que la propension à épargner des capitalistes est identique à la propension à épargner des salariés. L'épargne globale se réécrit :

$$S = s_a(1 - s_w)rK + s_w Y \quad (3.8)$$

Si on compare cette formulation à celle qu'utilisait Kaldor dans son article (2.5), il apparaît que la propension à épargner les profits, au sens de Kaldor, est égale au taux de rétention des bénéfices des sociétés auquel s'ajoute le taux d'épargne des ménages multiplié par la fraction des profits qui leur sont distribués :

$$s_\pi = s_a + (1 - s_a)s_w \quad (3.9)$$

Pasinetti suppose, au contraire, que les firmes distribuent la totalité de leurs profits ($s_a=0$), l'épargne totale est alors :

$$S = s_w Y + (s_c - s_w)rK_c \quad (3.10)$$

Il faut bien admettre que la formulation de Kaldor qui met l'accent sur le rôle central des sociétés dans les économies capitalistes semble plus satisfaisante que celle de Pasinetti qui en fait totalement abstraction pour mettre l'accent sur l'hétérogénéité du comportement des agents.

3.2. Les fonctions d'épargne keynésiennes et la croissance

Il reste à interpréter les équations (3.5) et (3.6), le paradoxe de Pasinetti — la propension à épargner des travailleurs n'affecte ni le taux de profit, ni la répartition du revenu entre salaires et profits — et à discuter la stabilité du modèle. Pasinetti se place dans la perspective qui avait été celle de Kaldor. Son modèle est une théorie de l'équilibre de longue période. On considère une économie en plein emploi où la croissance du produit est déterminée par la croissance de la population et par le progrès technique qui sont traités comme des variables exogènes. « En conséquence, le montant de l'investissement — en termes physiques — nécessaire pour maintenir le plein emploi dans le temps est une donnée exogène » (*Ibid.* : 135). Quand il étudie la stabilité, il fait, de nouveau, référence à Kaldor. Il suppose qu'il « existe dans le système un mécanisme des prix dans le système par lequel le niveau des prix par rapport au niveau des salaires (les marges de profits) s'élève ou tombe selon que la demande est supérieure ou inférieure à l'offre et si l'investissement nécessaire à l'équilibre est effectivement réalisé, le système est stable » (*Ibid.* : 144). En d'autres termes, la part des profits dans le produit augmente si l'investissement excède l'épargne et diminue dans le cas inverse. Le problème, ici, est qu'en l'absence de monnaie et de titres, on voit mal comment un ajustement de ce type pourrait se développer.

Meade (1966), Samuelson et Modigliani (1966) introduisent dans le modèle une fonction de production à facteurs substituables. Kaldor (1966 : 158) verra dans cette démarche l'expression de « la stérilité intellectuelle de la science économique néo-classique ». À vrai dire, cette introduction n'est nécessaire que dans la mesure où l'on cherche à montrer que les propositions de Pasinetti — ou, au moins, certaines d'entre elles — ne sont pas contradictoires avec la théorie marginaliste de la répartition. Mais, la référence à une telle fonction de production n'est nullement nécessaire pour établir les conclusions qu'ils établissent. On se bornera donc ici à supposer que le taux de profit et la productivité moyenne du capital sont des fonctions décroissantes du capital par tête.

3.2.1. Kaldor

Notons $\phi(k)$ la productivité moyenne du capital. Si l'investissement est égal à l'épargne, on peut, en s'appuyant sur la fonction d'épargne de Kaldor (3.8), écrire le taux d'accumulation du capital sous la forme suivante :

$$\frac{\dot{K}}{K} = s_w \phi(k) + s_a (1 - s_w) r(k) \quad (3.11)$$

L'évolution du capital par tête, k , est donnée par la relation

$$\frac{\dot{k}}{k} = \frac{\dot{K}}{K} - \frac{\dot{N}}{N} = s_w \phi(k) + s_a (1 - s_w) r(k) - n \quad (3.12)$$

où n est le taux de croissance de l'offre « effective » de travail, mesurée en termes d'unités efficaces.

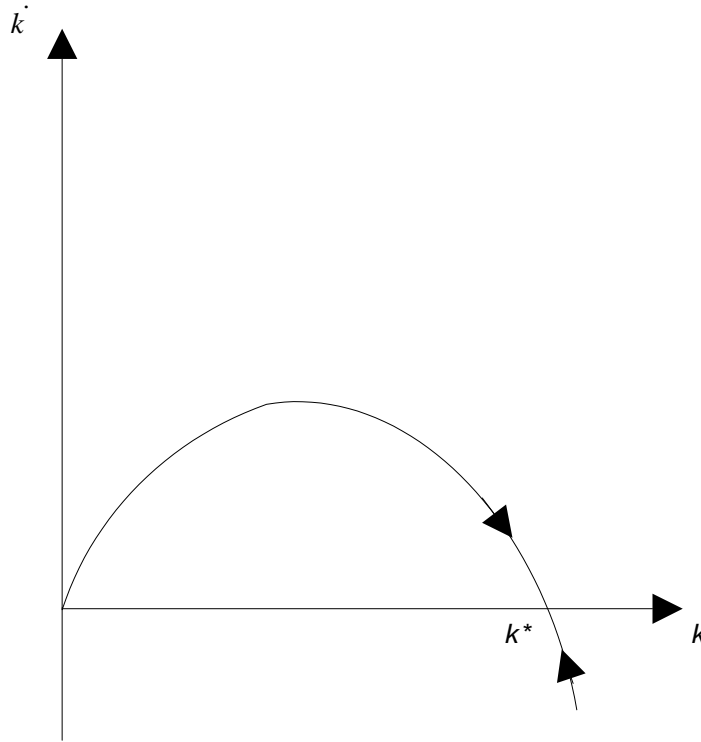
À l'équilibre, le capital par tête est constant. Une telle situation est atteinte d'une part quand le capital par tête est nul et d'autre part quand

$$s_w \phi(k) + s_a (1 - s_w) r(k) = n \quad (3.13)$$

Cette relation détermine le capital par tête à l'équilibre et le taux de profit.

L'économie se comporte comme dans les modèles à la Solow. Il y a deux équilibres : l'un où le capital par tête est nul, l'autre où il est positif. Seul le second équilibre est stable (figure 2). On notera que le processus d'ajustement ne met pas nécessairement en cause une variation de la part des profits dans le produit national. La stabilité de l'équilibre découle du fait qu'une hausse du capital par tête diminue, à la fois, le taux de profit et la productivité moyenne du capital.

Figure 2 : La stabilité du modèle de Kaldor



3.2.2. Pasinetti

Dans la formulation de Pasinetti, l'équilibre de longue période se définit comme une situation où le capital par tête est constant et où la part du capital détenue par les capitalistes — réciproquement par les salariés — dans le capital total est constante. Soit k_c la fraction du capital total propriété des capitalistes. Le taux d'accumulation du capital total est

$$\frac{\dot{K}}{K} = s_w \phi(k) + (s_c - s_w) r(k) k_c \quad (3.14)$$

Le taux de croissance du capital par tête est

$$\frac{\dot{k}}{k} = \frac{\dot{K}}{K} - \frac{\dot{N}}{N} = s_w \phi(k) + (s_c - s_w) r(k) k_c - n \quad (3.15)$$

La variation de la part du capital propriété des capitalistes s'écrit

$$\frac{\dot{k}_c}{k_c} = \frac{\dot{K}_c}{K_c} - \frac{\dot{K}}{K} = s_c r(k) - s_w \phi(k) - (s_c - s_w) r(k) k_c \quad (3.16)$$

Pour que l'économie soit en équilibre de longue période, il faut d'une part que le capital par tête soit constant ce qui implique que

$$\dot{k} = 0 \Leftrightarrow [s_w \phi(k) + (s_c - s_w) r(k) k_c - n] k = 0 \quad (3.17)$$

et que, d'autre part, la fraction du capital qui est propriété des capitalistes reste la même :

$$\dot{k}_c = 0 \Leftrightarrow [s_c r(k) - s_w \phi(k) - (s_c - s_w) r(k) k_c] k_c = 0 \quad (3.18)$$

On peut avoir deux types de solution : la solution analysée par Pasinetti, la solution dite duale dont l'existence a été discutée par Meade, par Samuelson-Modigliani et par Sato. Admettons d'abord qu'à l'équilibre le capital par tête et la part des capitalistes dans le capital total sont positifs. Le système d'équations qui définit l'équilibre, (3.17) et (3.18), se réécrit :

$$\begin{cases} s_w \phi(k) + (s_c - s_w) r(k) k_c - n = 0 \\ s_c r(k) - s_w \phi(k) - (s_c - s_w) r(k) k_c = 0 \end{cases} \quad (3.19)$$

Soit encore

$$\begin{cases} s_w \phi(k) + (s_c - s_w) r(k) k_c - n = 0 \\ s_c r(k) - n = 0 \end{cases} \quad (3.20)$$

La première équation du système stipule la condition qui doit être satisfaite pour que le capital croisse au même rythme que l'offre effective de travail. La seconde équation stipule la condition qui doit être satisfaite pour que le stock de capital que détiennent les capitalistes augmente au même rythme que l'offre effective de travail. En effet, si l'on définit l'équilibre de longue période comme une situation où le stock de capital croît comme l'offre effective de travail et où la part du capital détenue par les capitalistes est constante, le capital détenu par les capitalistes doit croître au même taux que l'offre effective de travail.

Dans ces conditions, on retrouve les résultats de Pasinetti. Le taux de croissance de l'offre effective de travail et la propension à épargner des capitalistes déterminent le capital par tête à l'équilibre, k^* , et le taux de profit :

$$r(k^*) = \frac{n}{s_c} \quad (3.21)$$

Ce résultat implique que la propension à épargner des travailleurs est sans effet sur la répartition du produit entre salaires et profits. La seconde équation du système (3.20) détermine la part du capital détenu par les capitalistes dans le capital total :

$$k_c = \frac{n - s_w \phi(k^*)}{(s_c - s_w) r(k^*)} \quad (3.22)$$

Cette part dépend de la propension à épargner des salariés. Ainsi, la répartition du revenu entre salariés et capitalistes dépend de la propension à épargner des salariés. Il convient évidemment de souligner que la part des capitalistes est négative — et la solution de Pasinetti n'est plus acceptable — si $s_w > \frac{n}{\phi(k^*)} = \frac{nk^*}{y^*}$.

Cependant, le système d'équations (3.17) et (3.18) a une autre solution, solution que Samuelson et Modigliani qualifient de duale. Cette solution apparaît quand, à l'équilibre, la part du capital détenue par les capitalistes est nulle. Le capital par tête est alors déterminé par la relation :

$$\phi(k^{**}) = \frac{n}{s_w} \quad (3.23)$$

Ce capital par tête détermine, à son tour, le taux de profit en longue période. On peut donc affirmer que quand $s_w \geq \frac{ny^*}{k^*}$, le sentier de croissance équilibré vers lequel tend le système a les caractéristiques suivantes :

- Le taux de profit, le capital par tête, le coefficient de capital et donc la distribution du revenu entre salaires et profits sont complètement indépendants de la propension à épargner des capitalistes.
- Le produit moyen du capital est indépendant de la forme de la fonction de production. Il est entièrement déterminé par le taux de croissance de l'offre effective de travail et la propension à épargner.

Pour analyser l'existence et la stabilité de l'équilibre, on peut, comme le suggère Darity (1981), s'appuyer sur un diagramme de phases en portant en abscisse les valeurs du capital par tête et en ordonnées la part du capital détenu par les capitalistes dans le capital total². On peut établir que pour que le stock de capital s'accroisse au même rythme que l'offre effective de travail, il faut que

$$k_c = \frac{n - s_w \phi(k)}{(s_c - s_w) r(k)} \quad (3.24)$$

² Jean-François Jacques et Antoine Rebeyrol (2001) analysent l'existence et la stabilité des équilibres du modèle de Pasinetti en s'appuyant sur un diagramme légèrement différent où le capital par tête détenu par les capitalistes — et non la part du capital total détenu par les capitalistes — est en ordonnée.

Si le produit moyen du capital et le taux de profit sont des fonctions décroissantes du capital par tête, la part du capital détenue par les capitalistes apparaît ici comme une fonction croissante du capital par tête.

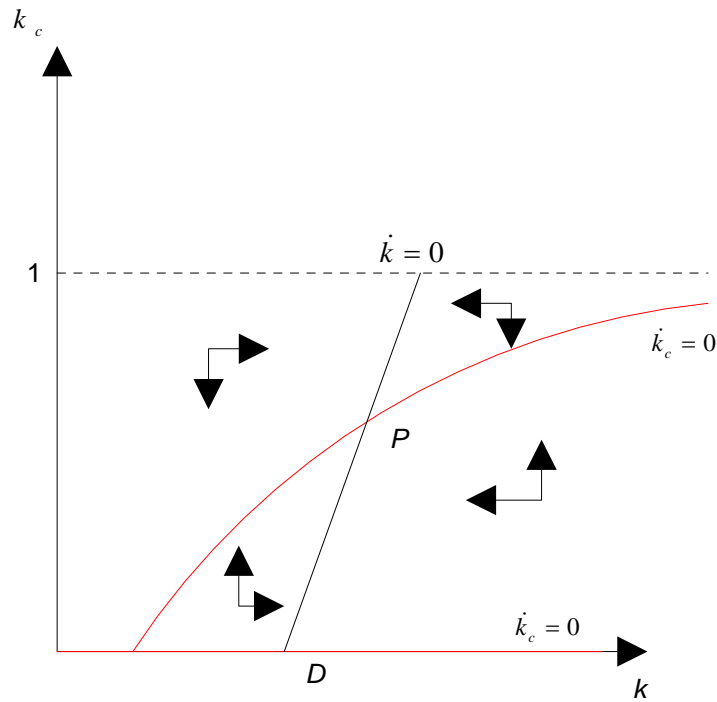
Le lieu des points pour lesquels la part du capital détenue par les capitalistes est constante est plus complexe. Il comprend deux branches : l'axe des abscisses et une courbe dont l'équation est

$$k_c = \frac{s_c}{s_c - s_w} - \frac{s_w \phi(k)}{(s_c - s_w) r(k)} \quad (3.25)$$

Cette courbe peut être croissante ou décroissante selon la valeur de l'élasticité de substitution entre capital et travail.

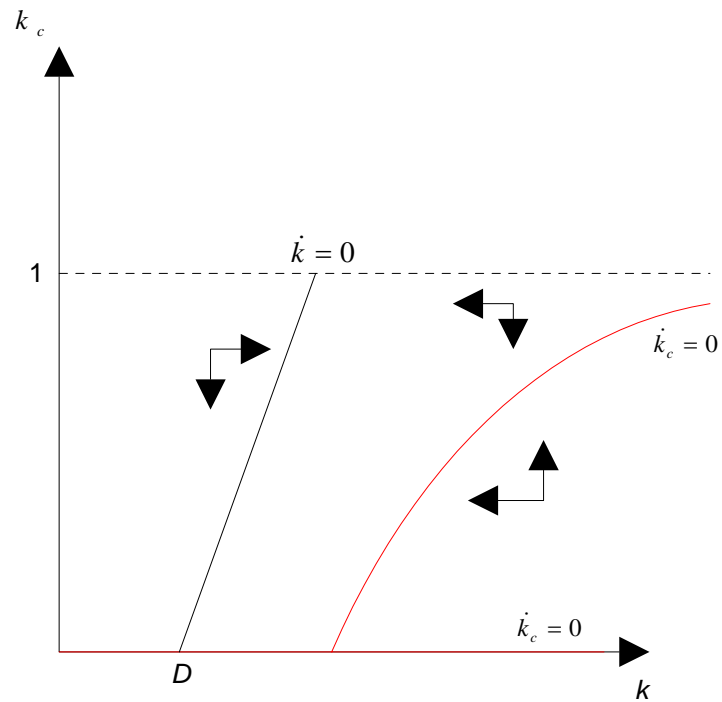
La détermination de l'équilibre est complexe. Les figures 3, 4 et 5 décrivent les situations typiques. Sur la figure 3, il existe deux équilibres : l'équilibre dual (D) et l'équilibre de Pasinetti (P). Cependant, seul ce second équilibre est stable.

Figure 3 : Les équilibres dans le modèle de Pasinetti, le premier cas



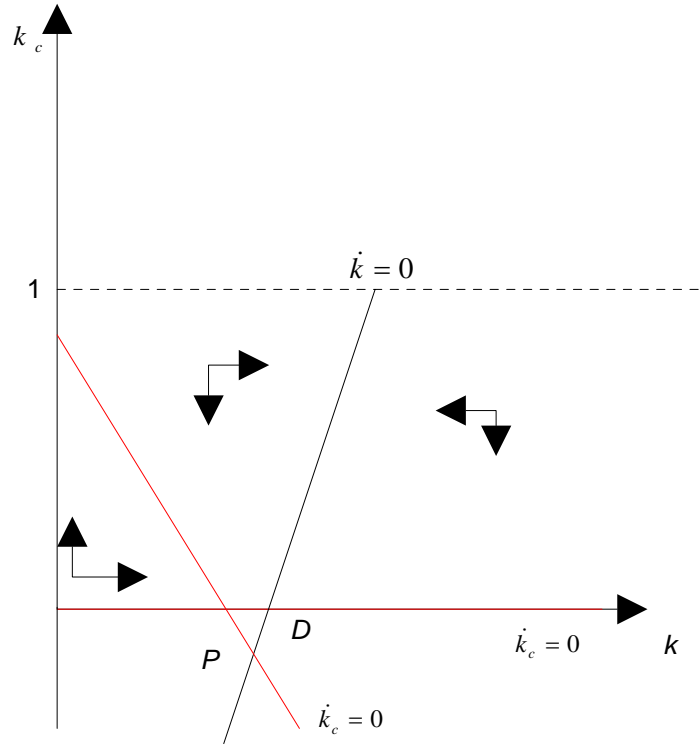
Dans le second cas, représenté sur la figure 4, il n'y a pas d'équilibre au sens de Pasinetti. Seul l'équilibre dual existe.

Figure 4 : Les équilibres dans le modèle de Pasinetti, le second cas



Dans le troisième cas que représente la figure 5, l'équilibre de Pasinetti ne serait atteint que si la part du capital détenue par les capitalistes était négative. Si on considère que cette solution n'est pas économiquement acceptable, seul l'équilibre dual peut être atteint.

Figure 5 : Les équilibres dans le modèle de Pasinetti, le troisième cas



3.2.3. Le cas général

Le problème, dans le cas général, est de savoir à qui on doit affecter l'épargne des sociétés. Doit-on la comptabiliser à part, l'attribuer aux seuls capitalistes — comme le fait Darity — ou l'imputer aux actionnaires en proportion de la part du capital total qu'ils détiennent ?

La première solution conduit à réécrire le système sous la forme suivante :

$$\begin{cases} \dot{k} = \{s_w[\phi(k) - r(k)] + s_a r(k) + (1 - s_a)[s_w + (s_c - s_w)k_c]r(k) - n\}k \\ \dot{k}_c = s_a r(k) + \{(1 - s_a)(s_c - s_w)(1 - k_c)r(k) - s_a r(k) - s_w[\phi(k) - r(k)]\}k_c \end{cases} \quad (3.26)$$

Le comportement du système est profondément modifié. L'écriture de la seconde équation du système (3.26) montre en effet que la seconde branche de $\dot{k}_c = 0$ disparaît quand on introduit la possibilité pour les sociétés de ne distribuer qu'une fraction de leurs profits. Il n'y a plus d'équilibre dual. Cependant, le paradoxe de Pasinetti disparaît aussi. Le taux de profit en équilibre de longue période est en effet

$$r(k^*) = \frac{nk_c^*}{s_a + (1 - s_a)s_c k_c^*} \quad (3.27)$$

Il dépend non seulement de la propension à épargner des capitalistes et du taux de rétention des profits mais aussi de la part du capital que détiennent les capitalistes, part qui est fonction de la propension à épargner des salariés.

Cependant, si on considère que les profits non-distribués des sociétés sont la propriété de leurs actionnaires, alors on revient à une formulation très voisine de celle de Pasinetti. La variation du stock de capital propriété des capitalistes est donnée par l'équation :

$$\dot{K}_c = [s_c(1-s_a) + s_a]r(k)K_c \quad (3.28)$$

Le système d'équations qui détermine l'équilibre se réécrit :

$$\begin{cases} \dot{k} = \{s_w[\phi(k) - r(k)] + s_a r(k) + (1-s_a)[s_w + (s_c - s_w)k_c]r(k) - n\}k \\ \dot{k}_c = \{(1-s_a)(s_c - s_w)(1-k_c)r(k) - s_w[\phi(k) - r(k)]\}k_c \end{cases} \quad (3.29)$$

On retrouve, à nouveau, deux types d'équilibres : l'équilibre à la Pasinetti et l'équilibre dual. Dans un équilibre à la Pasinetti, le taux de profit et le capital par tête ne dépendent pas de la propension à épargner des salariés puisque l'on peut écrire :

$$r(k^*) = \frac{n}{s_c(1-s_a) + s_a} \quad (3.30)$$

Le capital par tête dans l'équilibre dual est donné par la relation :

$$s_w\phi(k^{**}) + s_a(1-s_w)r(k^{**}) = n \quad (3.31)$$

Conclusion

La tentative que mena Kaldor de construire une théorie keynésienne de la répartition semble avoir été un échec. Si Kaldor a échoué, c'est, sans doute, parce qu'il n'a pas été, ici, fidèle à Keynes. En raisonnant, sur un équilibre de longue période où le plein emploi est assuré, il s'écarterait, de façon radicale, du cadre dans lequel Keynes raisonnait. En travaillant dans un modèle où il n'existe ni monnaie, ni titres, où tout bien produit est nécessairement consommé ou investi, il privait de tout sens la description qu'il proposait du processus d'ajustement. Dans un tel cadre, soutenir que si la demande de biens excède l'offre, l'augmentation des prix des produits conduit à un accroissement de la marge de profit et à une hausse de l'épargne globale qui vient corriger le déséquilibre initial n'a pas de sens. Cette proposition n'a pas de sens d'abord parce que, dans un tel cadre, la demande globale ne peut excéder l'offre. La loi de Say — au sens que les keynésiens donnent à ce terme — joue pleinement ici, comme l'admet d'ailleurs Kaldor (1955-6 : 228). Si, dans un tel modèle, déséquilibre il y a, c'est entre le stock de capital effectif et le stock de capital désiré. Il sera résorbé dans la mesure où il suscitera l'épargne requise pour rétablir l'équilibre.

La reformulation de Pasinetti n'a guère apporté de solution. D'abord, parce que son idée de départ est erronée : quand Kaldor se garde d'introduire dans le revenu des salariés le montant des intérêts ou des dividendes qu'ils perçoivent, il n'introduit pas dans son raisonnement une incohérence logique. Au pire, on peut lui reprocher de ne pas être

suffisamment explicite et de ne pas expliquer que ce qu'il oppose, c'est deux sources fonctionnelles différentes de revenus : les salaires et les profits. À cette opposition, Pasinetti substitue la distinction entre deux classes « permanentes » d'individus. À côté des salariés qui percevraient, à la fois des salaires et des profits, il existerait une classe de purs capitalistes qui, de génération en génération, ne vivraient que des dividendes qu'ils perçoivent. C'est certainement, comme le soulignaient Samuelson et Modigliani (1966 : 297), le problème principal que pose son modèle.

Notre conclusion est que, si un économiste veut, aujourd'hui, élaborer une théorie « keynésienne » de la répartition, il a, sans doute, plus à tirer des analyses initiales de Keynes et de Kalecki que de celles de leurs successeurs.

Références

- ABRAHAM-FROIS, Gilbert (1974), *Problématiques de la croissance*, Paris : Economica.
- BÖHM Volker and Leo KAAS (2000), "Differential savings, factor shares, and endogenous growth cycles", *Journal of Economic Dynamics and Control* 24: 95-980.
- CHIANG, Alpha C. (1973), "A simple generalization of the Kaldor-Pasinetti theory of profit rate and income distribution", *Economica* 40, n° 159: 311-313.
- DARITY, William A. (1981), "The simple analytics of neo-ricardian growth and distribution", *American Economic Review* 71, n° 5: 978-993.
- DOMAR Evsey D. (1946), "Capital expansion, rate of growth and employment", *Econometrica* 14, n° 2: 137-147.
- DOMAR Evsey D. (1947), "Expansion and employment", *American Economic Review* 37, n° 1: 34-45.
- HARROD, Roy (1939), "An Essay in Dynamic Theory", *The Economic Journal* 49, n° 193: 14-33.
- JACQUES Jean-François et Antoine REBEYROL (2001), *Croissance et fluctuations, analyse macroéconomique de la croissance*, Paris : Dunod.
- KALDOR, Nicholas (1955-1956), "Alternatives theories of distribution", *Review of Economics Studies* 23, n°2: 83-100, reprint in Kaldor (1960), traduction française partielle in Gilbert Abraham-Frois, 1974, o. c..
- KALDOR, Nicholas (1960), *Essays on Value and Distribution*, in *Collected Economic Essays by Nicholas Kaldor*, vol. 1, London: Duckworth, second edition 1980.
- KALDOR, Nicholas (1966), "Marginal productivity and the macroeconomic theories of distribution", *Review of Economic Studies* 33: 309-320, traduction française in Abraham-Frois, 1974, o. c.
- KALDOR, Nicholas (1979), General introduction, in *Essays on Value and Distribution*, o. c..
- KALECKI Michal (1938), "The determinants of the distribution of national income", *Econometrica* 6, n° 2: 97-112.
- KALECKI, Michal (1942), "A theory of profits", *The Economic Journal* 52: 258-267.
- KALECKI, Michal (1954), *Theory of economics dynamics: an essay on cyclical and long-run changes in capitalist economy*, London: Allen & Unwin, traduction française, Paris: Gauthier-Villars, 1966.
- KEYNES, John Maynard (1930), *A Treatise on Money*, reprint in *The Collected Writings of John Maynard Keynes*, London: MacMillan, 1971.
- MEADE, James Edward (1966), "The outcome of the Pasinetti-process: a note", *The Economic Journal* 76, n° 301: 161-5.
- PASINETTI, Luigi (1962), "Rate of profit and income distribution in relation to the rate of growth", *Review of Economic Studies* 29: 267-279, traduction française in Gilbert Abraham-Frois, 1974, o. c..
- SAMUELSON, Paul A. and Franco MODIGLIANI (1966), "The Pasinetti paradox in neoclassical and more general model", *Review of Economic Studies* 33: 269-301.
- SATO, Kazuo (1966), "The neoclassical theorem and distribution of income and wealth", *The Review of Economic Studies* 33, n° 4: 331-335.
- SOLOW, Robert M. (1956), "A contribution to the theory of economic growth", *The Quarterly Journal of Economics* 70, n° 1: 65-94.
- SWAN, T. M. (1956), "Economic growth and capital accumulation", *Economic Record*: 334-361.